

On sait, ça suffit !

1

Août 1944, en haut de la Canebière.... rue Curiol.

- Hé, les gars ! Ça tire sur la Canebière.

- Où ça ?

- Regarde, là-bas, derrière le platane, il y a un mec qui se cache.

Accroché au rebord de la fenêtre, tel un moineau au ras d'une gouttière, le petit Alexandre, surnommé Minot (1), commente les événements qui se déroulent sur la grande artère marseillaise. Celle qui fait le tour de la terre, selon Vincent Scotto. Bien que l'extrémité de la rue Curiol (1) ne lui permette qu'une vision étroite, Minot est idéalement placé pour observer, sa fenêtre est la plus haute de l'immeuble. Perché sur une chaise, plié en deux, épousant la forme de son observatoire, la tête inclinée vers le bas de la rue, il est telle une vigie sur la hune d'un navire apercevant la terre. Ses collègues sont à ses pieds, éparpillés à même la rue, sur les marches de l'entrée des maisons ou simplement assis sur le trottoir, les pieds dans le ruisseau, sec à cette heure de la journée. Le cantonnier ne passe pas tous les jours, déportation ou S.T.O obligent ! (1) A cet égard, sur les murs du quartier, quelques affiches se veulent rassurantes, justifiantes, par slogans éculés :

“ Je travaille en Allemagne..... et mes économies vont à ma famille en France. ”

De Minot, les copains ne voient que la tête dépassant de la façade. De toute façon, avec lui ils sont habitués au format réduit, d'où l'un de ses surnoms : Menu. Il est d'une taille curieuse pour son âge. Son visage a suivi sa carte d'identité, mais son corps a bizarrement conservé des proportions infantiles. Il a hérité du prénom de son grand-père à son baptême. C'était la mode, et même une exigence familiale, de donner le prénom du parrain. Hélas, pour Minot, rien à voir avec le roi de Macédoine, Alexandre Le Grand !

Cependant, comme beaucoup dans son cas, il réagit tel un roquet pour tout et rien. C'est un petit chef. On le ménage en raison de sa taille, mais on le respecte pour son arrogance face aux événements de tous les jours. D'ailleurs, une seule fois, un collègue a osé le qualificatif de " Minus " à son égard. Aussitôt il a réagi et donné de ses poings, de sa verve, pour réduire l'impoli au silence. Minus, lui ! jamais il n'a accepté ce diminutif qui fleure l'incapacité ou le manque d'intelligence. Minot n'en connaît pas la définition du dictionnaire, ce n'est pas son livre de chevet, mais il sait d'instinct que l'appellation est désobligeante. Il faut dire aussi que Simon, son frère aîné, lui donne un appui certain lorsque l'adversaire est trop volumineux. A tous deux, ils constituent une paire redoutée dans le quartier. Simon, dit Momon, est le chef de bande, grand aux cheveux blonds gominés par le Bakerfix à la mode. Cette pommade à l'effigie de Joséphine Baker lui a été conseillée par Albert, le garçon coiffeur du quartier. Les deux frères sont libres de leurs mouvements comme beaucoup d'adolescents à cette époque. Le papa, pensionné, malade, passe plus de temps à l'hôpital qu'à la maison et la maman fait des ménages pour assurer les fins de mois.

(1) S.T.O = Service du Travail Obligatoire, inventé par les autorités allemandes, accepté par celles de France.

Minot = Diminutif marseillais pour désigner un enfant " le Minot ", tout comme " le gone " à Lyon.

Curiol : Nom d'une vieille famille marseillaise de 1528 à 1664.

Canebière : canebe, chanvre en provençal. Une canebière est une chènevière, champ où croît le chanvre et aussi lieu où l'on vend.

La bande juvénile, unie, en formation carrée comme pour l'attaque d'un ennemi hypothétique, se tourne vers le bas de la rue Curiol. Henri, une main en guise de visière sur son front s'interroge sur les dires du Minot. Il ne voit rien, tout au plus il a entendu un bruit. C'est un garçon maigre au complet râpé datant de sa communion solennelle. Depuis longtemps cet événement religieux est l'occasion de porter le premier costume à pantalon long. D'ordinaire, dès la maternelle, les garçons portent des pantalons courts, générateurs de gelures à l'entre-cuisse l'hiver. Henri, lui non plus, n'a pu profiter du développement de l'adolescence, il a seize ans et un visage terne qui illustre les restrictions alimentaires de l'époque. Il sent la fièvre. Il a le

sens de la phrase réfléchi, c'est le philosophe de la bande et il a raté tous ses examens. Son avenir est incertain, il le sait, mais en cette période d'occupation allemande, bien malin est celui qui peut parler d'avenir. Pour l'instant, l'essentiel est de croûter comme on peut, tous les jours si possible, car topinambours et rutabagas sont souvent au menu familial. Le beurre n'est qu'un souvenir d'avant guerre. D'ailleurs, les ménagères de ces temps valorisent les produits par comparaison avec ceux d'avant guerre. C'est la référence !

Bien qu'il le dépasse d'une tête, Antoine se tient derrière Henri. La raison de cette position se justifie par sa crainte face au danger. Ce brave Antoine, tout en longueur, affiche un visage osseux, et des mains aux doigts squelettiques. Le bas de son pantalon laisse largement apparaître ce qui reste de ses chaussettes. Pour ce qui est de l'intérieur de ses chaussures éculées, les trous dans le tissu ont largement pris la dimension des

pieds. En clair, la cotonnade ne gêne plus depuis longtemps leur respiration, des orteils jusqu'aux talons. Pour l'instant Henri constitue un rempart suffisant et il attend la décision du chef, Momon. Son rictus est en permanence voisin de la grimace. Il est le seul à avoir une certaine position sociale parce que ses parents sont propriétaires de leur habitation. Les autres sont en location ou à l'hôtel.

Le dernier de cette maigre compagnie, c'est Robert. Il se différencie des autres par un curieux mélange de maturité et de timidité. Très certainement le plus réfléchi de tous, il répugne à adopter les solutions acquises par la force, l'autorité par l'intimidation. Sans doute sait-il déjà que ce sont les diplomates qui mènent le monde. Il vit seul avec sa mère. L'homme de la maison, c'est lui ! Il est contraint à une autonomie de circonstance. L'autorité maternelle n'a jamais existé. C'est comme cela depuis sa naissance, alors, naturellement il décide, gère, organise sa vie, au mieux. Par contre, c'est un grand timide auprès des filles, quant aux femmes... Il aimerait avoir l'aplomb de certains de ses collègues, mais depuis toujours, il n'ose pas. Il ne sait jamais l'attitude qu'il faut adopter. Il ne trouve pas les mots. Il a le même âge que Momon, mais peu lui importe d'être le chef ou le maître à penser du groupe. Il reste en retrait. Il fait partie de la bande sans trop de conviction, parce que c'est ainsi, sans plus. Il a d'autres chats à fouetter, le Robert ! Sans doute parce qu'il se perçoit marginalisé à cause de sa mère, Clara, qu'il adore. Il ressent comme

un poids sur les épaules, une retenue dans la gorge, de la brume dans l'esprit. Il ne sait pas pourquoi, mais il répugne à dévoiler sa vie. Bien au-delà de sa timidité, c'est un secret qu'il niche dans un petit jardin bien à lui. En cette période de guerre, tout est petit ! Il laisse les autres commander. On profite un peu de lui mais le fils de l'épicier, Denis, le défend.

C'est un dégourdi celui-là et il a le ventre plein, lui ! Robert n'a jamais connu son père, existe-t-il quelque part ? Sa maman est chaisière dans un jardin public l'après-midi et se prostitue parfois la nuit. Tous les moyens sont bons pour survivre, c'est une occasionnelle et le plus vieux métier du monde s'apprend très vite ! Lorsqu'on fonctionne à la sauvette, on fait avec les moyens du bord. Aussi, Clara reçoit-elle dans sa chambre, et les clients défilent donc la nuit devant celle de Robert. Jamais le sujet n'a été abordé au sein de la bande.

C'est peut-être ainsi que cette génération a acquis une certaine maturité avant l'âge. Cependant, en temps guerre bien des sentiments se dissolvent soudain insidieusement. Malheur à celui qui ne sait pas les retrouver un jour !

Minot a rejoint les autres dans la rue. Telle la mouche du coche, il incite à l'action.

- Si on allait voir ? Les boches vont peut-être en prendre plein la gueule !

- Arrête, Minot ! Ce n'est pas comme la dernière fois. Tu n'entends pas les rafales ? Ça doit venir du port. Regarde les fils du tramway qui tombent par terre. Doucement petit !

Momon s'est exprimé avec une gravité qui cache à peine sa frousse. En effet, cette fois-ci les choses semblent plus sérieuses.

- Mais nous pourrions leur faire voir que nous sommes là, face à eux, comme la dernière fois. Tu te souviens ? Les Allemands nous avaient pris au sérieux, ils ne se doutaient pas que nous existions.

- Arrête, je te dis ! L'autre fois c'était une simple patrouille qu'on narguait. D'ailleurs, lorsque le fridolin t'a botté le cul, tu es parti comme une fusée.

Toute la troupe rit à l'évocation de l'anecdote, mais pas Minot. Il se tourne pour ne plus les voir, le sourcil froncé, l'air pas content du tout.

Si un autre que son frère avait évoqué l'incident, il lui aurait volé dans les plumes.

C'était pourtant un beau jour que cette fois-là, un jour de gloire ! Depuis la défaite de 1940, la France est coupée en deux. Marseille reste en zone dite libre jusqu'en novembre 1942. Aussi, lorsque les Allemands qui viennent d'investir Marseille font des rondes en ville, c'est pour nos énergumènes d'une curiosité rare. Ces patrouilles à pied se composent souvent d'une trentaine d'hommes en armes. Nos jeunes combattants, excités par ce diable de Minot, veulent en faire autant. Ils sont partagés entre l'audace d'imiter, en jouant aux soldats, et le besoin de marquer leur territoire, poussés par l'instinct de conservation face à l'intrus. Paradoxalement, dans ce quartier, il n'y a pas un groupe de résistants connus. Minot le saurait !

Donc, pour ce fameux jour de gloire la fine équipe quitte son repaire, sorte de cour des miracles, et descend la rue Curiol. En file indienne, coiffures qui se veulent militaires, confectionnées dans du papier journal, armes en bois à la vague forme de sabre, ils se dirigent vers la Canebière. La patrouille allemande a atteint les 'Réformés' (2), et, dans un arrondi impeccable, amorce le retour vers le vieux port. Les audacieux, au pas cadencé, marchent en direction de l'occupant. L'affrontement semble inévitable. Les soldats aux uniformes vert-de-gris s'arrêtent, surpris. Nos héros en herbe continuent, la tête haute. Minot ferme la marche, petite taille oblige !

Cette position lui vaut les hommages du sergent germanique qui se traduit par un vigoureux coup de pied au derrière. La suite n'a été qu'une envolée de moineaux, rasant les murs, dans un fracas de rires des soldats.

Mais aujourd'hui les choses sont plus sérieuses. En effet, " ça tire sur la Canebière " et pour cause !

La 3ème D.I.A (*Division d'Infanterie Algérienne*), commandée par le général de Monsabert, débarquée depuis le 16 août sur les côtes de Provence à St Tropez, est aux portes de Marseille. Que dis-je aux portes ! Ils sont en haut de la Canebière !

Trois sections de fusiliers voltigeurs du 7ème R.T.A (*Régiment de Tirailleurs Algériens*) sont arrivées des cinq avenues par le boulevard de la Madeleine (*Aujourd'hui, boulevard de la Libération*). Ils ont pénétré la ville de grand matin par les quartiers des Trois Lucs, St

Julien, St Barnabé. Ailleurs, des tabors Marocains et toute l'armée d'Afrique se déploient. Les libérateurs sont arrivés au pas de charge jusqu'au pied de l'Eglise des Réformés sans trop de casse. Mais ils mettront quatre jours pour atteindre le fameux vieux port, au bas de la Canebière longue seulement de douze cents mètres. Ils ignoraient, heureusement, qu'il y avait dix sept mille Allemands dans Marseille et les environs. On ne donne jamais ce genre de renseignement aux voltigeurs qui n'ont que leurs poitrines pour tout bouclier. Minot et sa bande, eux non plus, n'en ont pas la notion. Ils savent simplement que les fritz les ont envahis. A cet instant, ce qu'ils ignorent aussi, c'est l'importance de cette journée. La libération de Marseille vient de commencer. Ils vont vivre une page d'histoire que leurs enfants liront peut-être dans les manuels scolaires.

Ce 24 août 1944, vers 6h30, dans un silence de monastère, les troupes de Monsabert découvrent une belle esplanade : les allées de Meilhan. Au loin, le fort St Nicolas semble dormir lui aussi. La Canebière est un désert et cependant, du blockhaus situé au bas de celle-ci, de l'hôtel Beauvau, du fort St Jean à l'entrée du vieux port, du bâtiment des Messageries, on les observe. Ce silence inquiétant présage l'ouverture des hostilités, comme au théâtre, dans un autre registre, lorsque les trois coups font taire la salle.

Aussi, lorsque la pétarade débute, nos combattants en herbe se volatilisent-ils dans leur repaire : 'La cour'.

On remettra le défilé à plus tard !

Les combats vont durer jusqu'au 28 août, date à laquelle le général allemand Schaeffer se rendra. Entre-temps, le 25, une action importante, capitale pour Marseille, se déroule : la prise de Notre Dame de la Garde. Alors qu'il reste quelques tireurs sporadiques dans la ville, des desperados de la collaboration, l'adjudant-chef Ripoll et le sergent-chef Duval du 7ème R.T.A

hissent le drapeau tricolore sur la Basilique après de durs combats dont le char 'Jeanne d'Arc' perpétue aujourd'hui encore l'âpreté, place du Colonel Edon, face à l'Archevêché au pied de la Vierge de la Garde.

Alors, une clameur monte de la ville. Des milliers de poitrines hurlent leur joie. Marseille apprend que la bonne Mère est délivrée, les Allemands aussi !

Minot et les siens vivent ces journées dans l'incertitude, l'angoisse que l'on peut imaginer. Des quantités de nouvelles fusent de toutes parts, aussi extraordinaires qu'invérifiables. Ils se réfugient dans ce que l'on appelle 'la cour'. C'est leur bastion retranché. De forme ovoïde, cette citadelle est tapissée de murs accidentés par les années. Au bas des fenêtres, la plupart sans persiennes, le linge étendu apporte un relief coloré. Suspendu à des fils de fer tendus par un bois en apothème sur la façade, il offre sa guirlande de fraîcheur, le signe d'une présence, d'une vie. Le soleil n'y entre qu'à la verticale et surtout à la belle saison. Ici, tout se sait, tout se sent, d'instinct ! On y accède en passant sous un porche pavé, lugubre et sale. Rabattue contre les murs, une lourde porte de bois ne le ferme plus depuis longtemps. Ses deux battants sont immobiles à jamais et s'effritent tout du bas, rongés par le temps. Le sol de la cour est fait de pavés ronds, de l'époque des voitures à chevaux.

La seule particularité, si l'on peut dire, est un ancien lavoir public, en contrebas, où le soleil n'entre jamais. Tout autour, entre les portes menant aux habitations vétustes, des remises aux fermetures fatiguées abritent des charretons en location, des motos et quelques rares voitures automobiles en gardiennage. Les vélos se montent dans les appartements en éraflant les murs.

A vue de nez, on connaît le menu des voisins. Enfin, un W-C commun trône tout au fond de la cour, telle une sentinelle qui accueille le regard depuis le porche. Ici, on utilise encore les tinettes.

Minot est le seul à connaître exactement l'effectif humain qui vit ici, sédentaire ou en transit. Les autorités allemandes d'occupation, tout comme leurs sympathisants français, n'ont jamais osé un quelconque recensement.

Il va sans dire qu'aucune patrouille germanique ne s'est hasardée non plus à pénétrer dans cette citadelle, même de jour !

Bien que certains la nomment 'Cour des miracles', ce n'est pas un repaire de bandits. Ce n'est pas un couvent. C'est la Cour !

(2) Les Réformés = (Paroisse St Vincent de Paul). Eglise qui fut construite en 1611, sur l'emplacement de l'ancienne chapelle du couvent des " Augustins Réformés ". D'où le nom couramment donné par les Marseillais à cette église et au quartier: " Les Réformés "

CIQ Arenc-Villette

Et les vieux quartiers vivent leurs dernières heures !

A l'image de la bande des cinq, la cour résiste à sa façon. D'ailleurs, elle a vécu des jours de gloire lors de la démolition des vieux quartiers de Marseille, à cause de ses charretons en location.

Un projet d'urbanisation, mis au point avant la guerre, prévoyait une restructuration des quartiers anciens de la ville. Opération difficile à mettre en oeuvre en temps de paix, l'occupation allemande semble donc opportune à l'histoire de la cité. En effet, conjointement au plan d'urbanisme, Berlin veut assainir ce qui est pour elle un repaire de bandits internationaux, le chancre de l'Europe, comme ils disent.

Malheureux vieux quartiers de Marseille, les voilà sinistrement vedettes internationales, à défaut de bandits de même niveau !

Momon et son jeune frère ont des parents qui habitent là-bas. Les deux familles ne se fréquentent pas, mais Minot affectionne particulièrement ces lieux. Avec son cousin Lilou il a souvent parcouru les ruelles aux noms évocateurs qui sont là, venus d'un autre âge, pour nous raconter. Les premiers temps, Minot courait d'une rue à l'autre pour y découvrir un autre nom, une autre indication, une autre joie. A leur intersection, il se plantait sous la plaque émaillée, les mains soutenant ses reins, la tête en arrière. Il apprenait deux ou trois noms et le soir, à la table familiale, il essayait de coller ses parents sur leur connaissance des rues de la ville. Comme tous les enfants du monde, il croit que les parents savent tout. Aussi, posséder ce qu'ils ignorent lui donne une autre

dimension tant il languit les égarer. Ainsi, certains soirs, la rue Fontaine de Caylus, des Muettes, du Petit Puits, des Belles Ecuelles, des Mauvestis, des Cordelles, des Abbesses, des Repenties, du Refuge, du Puits du Denier, du Bon Jésus, de la Charité, des Pistoles et même le passage dit « des Folies Bergères », s'infiltrèrent dans une conversation interrogative et dansent autour de la table familiale.

Quelquefois Minot emmène Robert dans ce quartier.

- Viens ! Nous allons passer par la montée des Accoules, mon cousin doit être sur la place des Moulins.

- Ton cousin ?

- Oui, Lilou, je t'en ai parlé. En réalité il s'appelle Hippolyte...

- Hippolyte ? Qui lui a donné un prénom pareil ?
 - C'était celui de son grand-père qui est mort en 1914. C'est toute une histoire. Son parrain de baptême se prénomme Louis. Ses parents voulaient mettre Hippolyte en deuxième position, puis ça a foiré, tout s'est inversé. Alors aujourd'hui, Hippolyte, Louis, s'appelle Lilou.
 - Au moins, il connaît le prénom de son grand-père, c'est déjà ça ! Le mien, on n'en a jamais parlé à la maison.
 - Robert, tu vas voir, il est malin comme un singe.
 - Si c'est toi qui le dis, ton cousin ça doit-être un monument.
 - Oui, il connaît tout le monde ici. Et puis, pour ce qui est des combines il est champion. A côté, nous sommes des enfants de chœur. Il est libre comme l'air. J'aimerais bien vivre près de lui.
 - Il n'a pas de parents ?
 - Bien sûr qu'il y en a mais ils ne sont jamais là dans la journée. Sa mère est porteïris (3) au marché du cours Julien. Elle a pris la suite de la grand-mère qui était aussi porteïris, mais sur le port.
 - Porteïris sur le port ?
 - Oui, Lilou m'a raconté qu'elle débarquait les balancelles à fleur de quais. Sur la tête elle portait un thon ou un panier d'oranges.
 - C'est fou !
 - On lui fera raconter, tu vas voir, mon cousin c'est un bon ! On va être à bonne école !
- Les escaliers larges et profonds de la montée des Accoules ne résistent pas aux mollets énergiques des deux compères. A l'angle de la rue du Poirier, Minot embrasse un amoulaire (*rémoleur*). L'homme pose son couteau, se baisse jusqu'à la joue du petit sans arrêter le mouvement alternatif de sa jambe sur la pédale motrice de la meule. Minot se frotte la joue agressée par la forte moustache de l'homme. Il s'envole aussitôt, entraînant Robert vers la place des Moulins.
- Tu le connais ?
 - Bien sûr, c'est mon oncle, le père de Lilou.
 - Ça n'a pas l'air d'être le grand amour !
 - Non pas trop, c'est une vieille histoire de famille, mais je m'en fous ! Té ! Voilà Lilou, je savais qu'il serait là. Eh ! Je t'ai amené Robert, un copain des Réformés. Il ne veut pas croire que ta grand-mère débarquait les balancelles.
 - Oh ! Je n'ai jamais dit ça !

- Laisse ! Minot déforme toujours un peu. C'est sa vérité qui compte, mais pour une fois il dit vrai, ma grand-mère était porteïris comme ma mère. Mais aujourd'hui, c'est moins dur. Avant, elle livrait les poissonniers du quartier depuis le port.

Un thon de vingt-cinq kilos sur la tête et des fois, en plus, elle calait un panier de poissons contre sa hanche. Il paraît qu'elle était belle à voir, droite, cambrée, une main sur le ventre suivant l'effort. Même sur les pavés luisants, elle conservait une allure sans pareil. Mon grand-père, amoureux jusqu'à ses derniers jours,

(3) Porteïris ou Pourtaïris en Provençal : porteuse de charges, sur la tête le plus souvent.

disait d'elle: “ Elle offre son élégance jusque dans le balancement de son bras pour équilibrer la charge ”. Il faut te dire qu'à l'époque, ma grand-mère était la plus belle fille des vieux quartiers.

Debout, les mains dans les poches, Lilou parle. Comme l'avait annoncé Minot “ Mon cousin, c'est un bon ! ”. Face à ce conteur né, assis sur le bord du trottoir, les deux des ‘Réformés’, sont sous le charme. Muets, immobiles, ils écoutent.

- Ici, il y a longtemps, c'était la butte des moulins. Il y en avait de partout. Ils faisaient de la farine. Avec le mistral c'était facile. Vous voyez ce toit pointu, là-bas ? Et bien, les moulins avaient un chapeau comme ça !

- Pourquoi, il n'y en a plus ?

- Je sais pas ! Y a plus que le nom de la place. Si vous voulez, nous allons dans ma cave. Je vais vous montrer un trésor.

- Oui, Lilou, on y va. Tu vas voir, Robert, ici les caves sont terribles. Sans lui, on s'y perd.

Les phénomènes dévalent trois ruelles, glissent sur une rampe métallique qui divise la voie en deux pour arriver dans un couloir sombre, où des boîtes aux lettres forment une guirlande hétéroclite. Au bas d'un escalier plutôt sordide, Lilou actionne une petite porte aux barreaux rouillés. Robert suit, sans un mot, interloqué. Abordant cet antre à la façon des explorateurs, il a l'impression de pénétrer dans le ventre de la ville. Ici rien ne semble avoir bougé depuis la création de Massalia. Le sordide prend peu à peu un ton attendrissant, charmeur. A chaque pas il remonte le temps. Il est conquis, transporté dans un autre monde. L'atmosphère est calme, rien ne bouge, les

odeurs ont la saveur du passé. Il ne touche pas aux choses, il les effleure. A plusieurs reprises, Minot lui adresse un petit regard en coin du style : ‘Tu vois, je ne t’ai pas trompé, c’est extra ! ‘

Déjà Lilou s’affaire. Il bouscule une vieille bonbonne de verre qui lâche ses dernières protections d’osier. Enfin, il actionne le couvercle d’une malle où il plonge la main. Triomphant, il exhibe un premier objet.

- Vous voyez ce couffin ? Il a été confectionné à Mazargues. Ma grand-mère l’utilisait pour porter les oranges pelées dont on faisait le Picon, l’apéritif d’avant-guerre. Il est encore intact. Là, c’est un sac de jute, fabriqué à Marseille. Sur le quai, ils les alignaient, pleins d’oranges espagnoles. Mon père me disait qu’enfant, il faisait la ronde autour de ces sacs en souhaitant que des fruits tombent.

Puis, sortant d’un sac de jute un lambeau de laine, il dit presque solennellement...

- Ça, c’est le châle de grand-mère. Enfin, ce qu’il en reste. Sur le port, dans le petit matin, les porteiris le mettaient, bien serré autour de leurs épaules, avant de prendre une charge sur la tête. Comme cela on les reconnaissait de loin. Elles animaient les rues du bruit de leurs sabots et quelquefois de leurs chants. Il n’y avait pas besoin de réveil. Dès qu’on les entendait, c’était l’ouverture du bal des petits métiers.

Longtemps encore, Lilou parle. Il fait visiter les caves dont quelques-unes communiquent entre elles, mais pas pour l’utilisation que définissent les détracteurs de ces quartiers, à savoir la planque des voyous internationaux. C’est ainsi que Minot et Robert deviennent familiers des vieux quartiers.

Evidemment, Lilou les a initiés à ses chapardages, période de restrictions oblige !

Un matin, ils le trouvent assis sur le pas de sa porte. Il est anormalement soucieux.

- Lilou ! Tu en fais une tête.

- Il y a de quoi ! Hier soir, au bar du coin, j’ai entendu les hommes parler du projet d’urbanisation des vieux quartiers.

- Et alors ?

- Et alors ! Il paraît qu’on va tout démolir pour faire du neuf, du salubre. Ils ont même dit qu’il y a déjà des maquettes pour ce projet.

Des maquettes, des maquettes, qu'est-ce que c'est ? Ils ne vont pas démolir tout Marseille.

- Je n'en sais rien mais j'ai l'impression que c'est grave. Les hommes parlent de foutre le camp avant, mais où tu veux qu'on aille ? On est bien ici, qu'est-ce que ça peut leur faire, le salubre ? Depuis toujours on vit dans ce quartier, on n'est pas mort pour autant !

Hélas, après mille tractations, les Allemands démolissent mille cinq cents immeubles sur mille quatre cents hectares, entre la rue Caisserie et le vieux port. Seuls sont épargnés quelques monuments historiques et la mairie. Pour obtenir ce résultat les familles sont évacuées par surprise et nuitamment.

L'opération, entourée du plus grand secret, presque clandestine, se déroule dans l'incompréhension la plus totale pour les habitants non initiés. D'ailleurs, le reste de la ville ne se doutait de rien. Les bandits supposés ont déclaré forfait et des milliers de gens subissent rafles et évacuation. Le 22 janvier 1943, le 10ème régiment SS est en position. Le 23 c'est le bouclage et le 24 au matin le voyage, pour certains à Fréjus dans le Var, pour d'autres vers l'Allemagne via Compiègne.

La voie 45 de la gare d'Arenc s'en souvient encore.

Dans la nuit d'un petit matin frileux, un haut-parleur se fait entendre:

“ Habitants du quartier, pour des raisons d'ordre militaire, afin d'assurer la sécurité de la population, les hautes autorités allemandes ont décidé de procéder à votre évacuation. Préparez-vous immédiatement à quitter votre domicile. N'emportez que des bagages à main et des vivres pour 48 h. Votre hébergement sera assuré, des indemnités vous seront payées. Soyez calmes et disciplinés. A partir de maintenant il est rigoureusement interdit de circuler dans les rues sauf en groupes sous la conduite des autorités chargées des opérations d'évacuation. Toute personne trouvée en possession d'une arme à feu ou d'une arme blanche sera immédiatement arrêtée et jugée. Elle sera punie de peine de mort. ”

Extrait de la vidéo : Et le Vieux Port fut condamné

Se situant au-dessus de la zone d'évacuation, la maison de Lilou n'est pas concernée. Pendant ces journées, inquiet, il observe l'agitation insolite des mouvements de troupes. Un matin succédant à

l'évacuation, Minot et sa bande sont arrivés par la gare St Charles, le boulevard des Dames, la rue de la République et le passage des Folies Bergères. Cette partie Nord est moins gardée que le côté vieux port. Là-bas, à l'entrée de chaque rue, une sentinelle vert-de-gris et un garde mobile, noir du casque aux brodequins, filtrent les gens. La pagaille est telle que les autorités n'ont pas fait de difficulté au passage de ces gamins rasant les murs. De là, ils ont atteint les Carmes et rejoint Lilou.

- Les gars ! Je suis descendu hier jusqu'à la rue Caisserie. Les marins-pompiers ont ouvert les appartements à coups de haches. Soi-disant que les compteurs de gaz et d'électricité doivent être récupérés.

- Alors ils vont tout faire sauter ? Et les gens ? Ils sont partis ?

- A ce qu'il paraît, ils sont hébergés quelque part, personne ne sait où ils sont. J'ai vu des gars en pardessus et cravate, sans doute des huiles. Ils disaient que c'étaient les Allemands qui dirigeaient les opérations. D'autres affirmaient le contraire en mettant en cause la préfecture. Dans tous les cas tout est ouvert et je vous dis pas, il y en a qui se servent. Comme organisation, on fait mieux.

- Ecoute Lilou, puisque tout va être détruit, on ne va pas se gêner !

- Oui, mais Minot, attention ! Il y a des gars qui surveillent. Ils portent un brassard.

Momon, qui n'a encore rien dit, prend l'initiative de l'opération. Il sait l'attachement affectif de son jeune frère pour Lilou et les vieux quartiers. Il connaît aussi sa connivence avec Robert. Il sait tout Momon, il est le chef !

- Pour les brassards je m'en charge, vous n'aurez qu'à me suivre et dire comme moi !

Utilisant ruelles discrètes et caves propices, ils se glissent tous jusqu'au cœur de l'événement.

Ainsi, bien que les autorités françaises aient prévu des gens accrédités, reconnaissables à leurs brassards, des pillages ont eu lieu. Il y a eu trafic de brassards !

Il paraît qu'il faut de tout pour faire un monde !

Nos chapardeurs en herbe n'ont été que de pâles récupérateurs par rapport à d'autres bandes mieux organisées. Cependant, il faut bien reconnaître que la malle renfermant les restes de la grand-mère a fait la connaissance d'autres pensionnaires dans la cave de Lilou.

Par contre, dès qu'ils ont eu l'information de la sauvage évacuation, certains parents résidant en ville improvisent pour sauver les biens des déportés. Les déménagements se décident dans l'urgence. A tout moment les Allemands peuvent boucler le quartier pour procéder aux explosions. Les vieux quartiers s'agitent telle une fourmilière. C'est la panique générale. Les évacués qui sont sans famille proche perdront tout dans les ruines. L'indemnisation annoncée par le haut-parleur est pour l'instant bien compromise. Les voitures automobiles étant rares, le jour de gloire des charretons de la cour, dite des miracles, est arrivé. Pendant plusieurs jours ils défilent sur la Canebière, rivalisant avec des poussettes de fortune et autres carrioles rudimentaires.

C'est l'exode !

Etant au cœur du lieu de location, la bande à Momon n'est pas en reste. A l'insu de la loueuse, pourtant futée, ils ont chipé une carriole et zigzaguent parmi des concurrents chargés bien au-dessus des ridelles. Ils ont adopté une stratégie qui oscille entre le chapardage et l'aide à autrui. Comme cela tout se confond. Ils ont observé que les charretons des déménageurs familiaux sont souvent manœuvrés par un équipage mixte. Un homme attelé à l'avant et une femme à l'arrière, arc-boutés dans un même esprit, faisant course égale. Dans ces temps de chaos, l'énergie féminine s'est maintes fois hissée au niveau du remarquable.

Mettant à profit leur stratégie, profitant de l'occasion pour se montrer, heureux aussi de vivre quelque chose, Minot et les autres se sont dispersés malgré le froid dans cette caravane hétéroclite à la douleur multicolore. Pendant que les uns alimentent la cave de Lilou, d'autres jouent les messieurs bons offices. Minot a choisi un équipage où une fillette s'affaire en ramassant, ici et là, des vêtements que sème une carriole. Deux hommes sont à l'avant. De l'autre côté du vieux port la rue Paradis monte à cet endroit. Peu après les établissements Noilly Prat, la fillette s'assoit sur le trottoir laissant aller le chargement. Un peu essoufflé, Minot la rejoint. Les vêtements sont à même le sol. La mignonne s'enveloppe dans une cape râpée, le regard fixé sur la petite porte d'une maison d'en face.

- Tu es fatiguée ?
- Un peu, mais je suis arrivée.
- Et ton chargement ne s'arrête pas ?

- Ce n'est pas mon chargement. Je ne les connais pas !
- Et ces vêtements ?
- Ils sont à moi puisqu'ils sont tombés.
- Alors, tu chapardes !
- Tu m'ennuies. Aide-moi plutôt à les rentrer.

La maison d'en face semble vide. Les bras chargés, il suit sans rien dire, ce qui est rare de sa part. La fillette le précède. Ils descendent un escalier obscur qui sent le moisi. Au fond d'une cour elle tourne la clé d'une serrure grinçante. Une sorte de magasin souterrain s'offre à leurs yeux.

- Voilà ! Nous y sommes. Pose ça ici !
 - C'est chez toi ?
 - Si on veut, les gens sont partis quand la zone a été occupée. Nous habitons au premier : ici c'est libre, alors nous en profitons.
- Minot, les bras ballants, inspecte les lieux d'un regard circulaire. Il y a là toutes sortes d'objets rangés par catégorie : des conserves, des vêtements pendus à des fils de fer fixés au plafond, deux pannes en osier et surtout beaucoup de vitres soigneusement entassées. Une petite ampoule électrique fait danser de ses faibles rayons les ombres désordonnées. Des odeurs mélangées se répandent sous l'effet du courant d'air que procure un fenestron aux carreaux cassés.
- C'est la caverne d'Ali Baba ! Tout ça est à toi ?
 - Non ! C'est le domaine de mon oncle. Il dit qu'il faut prévoir.
 - Avec tous ces vêtements vous n'aurez pas froid ! Mais toutes ces vitres, c'est curieux !

- C'est un pari de mon oncle. Il prétend que si la ville est bombardée il y aura de l'argent à faire avec les vitres cassées.
- Et les vêtements ? On n'en trouvera plus ?
- Ça, c'est pas tes oignons ! Et puis, assez de questions, d'où tu viens ?
- Des Réformés !

La fillette se moque bien d'où il vient. L'important est de mettre fin à la curiosité de ce jeune inconnu qui aurait tôt fait de comprendre qu'il y a du marché noir là-dessous. Elle jette sa cape sur une caisse et se laisse tomber sur un canapé un peu défoncé.

- Viens ! Assieds-toi. Comment tu t'appelles ?
- Alexandre, mais on m'appelle Minot, et toi ?

- C'est pas mal comme diminutif. Moi aussi, c'est Elisabeth, mais on me dit Betty. Tu as faim ?

Ils n'échangent que leurs prénoms et sobriquets. Lui, n'a pas donné son adresse exacte. Elle, a su arrêter les questions gênantes, et pourtant l'essentiel de l'époque vient à l'esprit : ils vont manger. Elle a treize ans et lui quatorze. La porte fermée, il ne fait pas trop froid dans ce sous-sol et, avec un sandwich improvisé, il fera presque chaud. Elle rit volontiers lorsque Minot lui raconte son défilé devant les boches. Il embellit un peu sa prestation pour mieux faire passer le coup de pied au cul de l'Allemand. Elle lui allume une cigarette, une blonde, un luxe ! Pour la première fois, Minot goûte au vin de Gigondas. Elle lui redonne du pâté en croûte. Les heures passent. Le clocher voisin égrène l'angélus de 19 h lorsqu'ils cessent leurs baisers. Le canapé a retrouvé sa jeunesse. Le sous-sol a chanté de nouveau. Les ombres sont devenues complices et le frugal casse-croûte a dissipé les odeurs. L'espace d'un moment ... une tranche d'éternité.

De son côté, Robert s'est placé entre les bras d'un charreton qu'une dame aux cheveux blancs et une jeune fille avaient grand peine à faire avancer. Heureusement pour lui, le trajet est plat menant de l'autre côté du vieux port. La dame reste auprès du chargement dans la rue, tandis que Robert et la jeune fille font des voyages jusqu'au fond d'un petit jardin qui jouxte l'appartement. Une maisonnette, où se sont certainement écoulées des heures de bonheur, sert aujourd'hui de débarras.

- C'est joli chez toi. Je n'aurais jamais pensé qu'en pleine ville il y ait un jardin comme ça. Et la maison du fond, c'est aussi à toi ?

- Oui, tout nous appartient. Ici, j'ai passé mon enfance. C'était le lieu de nos rêves, nos illusions. Avec ma sœur et mes cousins nous inventions toute une vie. Aujourd'hui... tout est si loin !

Ils s'approchent de la maisonnette où la façade affiche encore les traces des moments d'insouciance, de paix. Peinte en violet, une portée musicale ondule sous le poids de ses noires, de ses croches. Un oiseau, au ventre peint en jaune clair et au bec orange, juché sur la clé de sol, siffle la mélodie. Au-dessus de la porte d'entrée, une invitation : " L'évasion ".

Immobile, un instant insensible au tumulte extérieur, Robert imagine les enfants dans ce petit jardin, entrant et sortant de la maisonnette. Il

se souvient de la scène du premier acte de l'opéra 'Werther'. Il revoit son décor, où des enfants chantent, jouent sous l'œil doux et attentif d'une gouvernante. Ici, il ne manque plus qu'un ténor pour chanter 'L'invocation à la nature'.

*“ Je ne sais si je veille ou si je dors encor.
Tout ce qui m’entourne a l’air d’un paradis...”*

Mais le moment n'est plus aux rêves. Le déchargement terminé, la dame aux cheveux blancs loue aussitôt son charretton à un voisin.

Elle disparaît. La maisonnette au fond du jardin est en activité. Tout ce qui faisait les joies de naguère est déjà rangé au fond de l'unique pièce encore porteuse de guirlandes des jours de fête. Robert et la jeune fille entassent, rangent, déplacent, sans mot dire. Elle a ôté son manteau. A chacun de ses mouvements, sa petite robe en jersey laisse deviner, et même entrevoir, des parties charnues de son corps. Rien n'échappe à Robert, mais comment pourrait-il engager la conversation ? Tout à l'heure, le rappel du passé ne l'a pas détendue. Cette fille au corps de femme le trouble intensément. Elle est si belle. Son visage, un peu halé au cœur d'une chevelure très brune, arrondie, reste imperturbable. Elle est si différente de ces femmes à la mode du moment, aux cheveux longs surmontés d'un cran volumineux tel un fronton de pelote basque. Ainsi, elles donnent l'impression d'une ressemblance, toutes des jumelles ! Robert a une curieuse envie de vouloir mieux connaître cette inconnue. Une attirance soudaine, indéfinie, naît en lui. Il perçoit les silences de la jeune fille comme des appels. Elle fait des pauses, reprend son souffle lentement. C'est à la fois doux et violent, intérieur. Il voudrait parler d'abord. Echanger un peu de leurs vies, mais comment faire ? Il n'a jamais su. Ils pourraient s'aimer, qui sait ? Peut-être... mais après ! Il n'approuve pas, lorsque les collègues commentent l'aspect d'une fille qui passe dans la rue. Assis sur un pas de porte, comme pour un défilé des comices agricoles, ils flattent ou dénigrent sans rien connaître de cette fille qui accélère le pas, qui les fuit. Ils restent là, idiots, le derrière par terre. C'est pourtant le plus ancien jeu des garçons sans que personne ne le leur ait appris.

- Voilà ! C'est terminé. J'en ai plein le dos !

- C'était nécessaire, et tes parents seront heureux de retrouver leurs affaires en rentrant.

- En rentrant ? Nous sommes juifs, ils n'ont aucune chance.

- Et la dame là-bas ?

- Depuis trois ans, c'est tout ce qui me reste de famille. On ne va pas loin avec ça !

- C'est mieux que d'être seule et...

- Ecoute ! Tu es bien gentil de nous avoir aidés, mais nous n'allons pas refaire le monde. Nous n'avons pas d'argent pour te remercier. Alors, si tu veux, tu montes un moment dans ma chambre.

A cette offre subite, Robert éprouve la sensation d'une lourde porte qui se ferme, accompagnée d'un coup de gong dont la vibration s'éternise. Il n'a pas la prétention de refaire le monde. Mais s'il pouvait, il oserait reconstruire cette fille. Sa proposition soudaine, inattendue, est si loin de ce qu'il avait en tête, il y a peu. Si elle savait qui est ce garçon dont elle ne connaît même pas le prénom. Ce garçon qu'elle remercie comme un client.

Souvent la nuit, le corridor chuchote. Brusquement, il glisse un rayon de lumière sous la porte de la chambre. Le large pinceau lumineux vient lécher le pied du lit. A chaque passage, il balaie une ombre tel un essuie-glace. La porte du fond gémit doucement, telle une plainte lointaine. Puis, le corridor se tait dans le noir retrouvé. Alors, les paupières se referment espérant la venue du sommeil. Plus tard, un bruissement d'étoffe traverse le corridor jusqu'à la porte d'entrée où le penne, d'un bruit sec, précise un départ. La tête, un instant en extension, retombe lentement sur l'oreiller. Le tympan bourdonne moins. D'autres fois, ce maudit corridor se manifeste par des rires étouffés, des frôlements contre les portes, des mots inaudibles. Le pinceau lumineux n'en finit pas de son balayage incessant. Alors, le cou reste tendu, l'oreille est aux aguets et les paupières seront lourdes demain matin.

Robert se fige, le regard livide. Une chaleur subite envahit ses joues. Il jette le carton qu'il portait et s'enfuit. Lui, ne peut dire les mots. Elle... il est peut-être trop tard !

Et les vieux quartiers de Marseille vivent leurs dernières heures !

CIQ Arenc-Villette

Marseille est devenue folle, elle craque, elle explose. Elle est libérée !

Depuis cette fin janvier 1943 'la cour' n'a plus connu une telle activité. Elle reste tout de même un des fleurons du quartier, car il y en a d'autres. Pendant ces journées de libération, elle demeure un abri sûr, grouillant de décisions pour des jours meilleurs, lorsque la voie sera libre. La loueuse de charretons, une ancienne de la cour, n'a pas interrompu sa fonction de pipelette concierge du haut de sa fenêtre, au troisième étage. De là, elle voit tout et son ouïe détecterait le déplacement d'un chat la nuit. Elle sait bien des choses, comme elle dit, mais surtout elle affectionne d'arranger les dites choses à sa façon. On l'évite, car elle ferait battre des montagnes. Au milieu de la cour, tel un recruteur, le père Bartok crée un attroupement informe. Il est connu pour sa grande gueule et ses phrases vides de sens. En fait, il n'est pas accepté par la communauté pour d'autres raisons, d'ordre civique et moral. Ici, pour la plupart, les résidents ne sont Français que depuis peu. Les Dupont ou Durant sont plutôt rares, mais un patriotisme exacerbé fait oublier volontiers les origines de leur nom. Bartok est doublement étranger puisque son nom n'a pas une consonance latine. Il esquive les obligations de nos lois. Par contre, il se dit Français au moment opportun. Il n'a pas de métier connu et ses activités sont pour le moins, obscures. Même la pipelette du troisième étage ne sait pas comment il se débrouille. On dit volontiers qu'il vit sur des allocations diverses. Le nombre de ses enfants est incertain, car il fait transiter souvent des petits-

neveux. Les têtes nouvelles ne manquent pas chez lui. A cet égard, il donne du fil à retordre à Minot, qui seul, est capable d'un recensement de la cour. Bartok n'est pas le seul à jouer le rôle de passeur. Depuis la guerre civile en Espagne, nombre d'espagnolos ont transité par la cour.

Nous sommes donc le 28 août 1944. Le soleil s'empare de la cour. Par cette chaude matinée il lustre les pavés polis, inonde les façades grisâtres et pénètre les logements par les fenêtres grandes ouvertes.

Des ménagères s'activent dans leur cuisine. Une poêle crépite laissant échapper une odeur de friture jusque sous le porche. Afin de se tenir à

la pointe de l'actualité, notre petit 'fouille-partout' s'est glissé parmi les adultes. Sa petite taille lui permet l'anonymat. Il écoute les âneries que débite le père Bartok. La voix de l'homme résonne, s'élève, frappe les murs, fait le tour de cette arène où tout se sait.

- Je viens d'en ville, les Allemands capitulent. !

- Qui te l'a dit ?

- Des F.F.I (4) à la préfecture ! Ça tirait encore près du cours Pierre Puget. On est passé par la rue de Rome pour entrer dans la préfecture, par derrière. Là, il y avait un Command-Car. C'était celui du général allemand !

- Mais qu'est-ce que tu faisais avec les F.F.I, tu as une arme ?

- C'est pas tes oignons, je me bouge, moi ! Je n'attends pas que tout tombe rôti. Si on ne les met pas dehors, dans dix ans les boches seront encore là !

L'échange continue entre le maître à penser du moment et ces petites gens, frileux devant le danger, époustouflés par ses affirmations, admirant sans restriction le héros qui a participé à

(4) F.F.I = Forces Françaises de l'Intérieur. Troupe de civils, souvent armée à la fortune du pot.

une fusillade pour défendre la cause commune. Ce qu'ils ignorent, les malheureux, c'est que Bartok n'a rien fait, ni vu de tout cela. Il a tout juste glané dans un bar douteux de la rue des Récollettes, son Q.G, ce que tout le centre ville sait déjà.

Le général allemand Hans Schaeffer vient de se rendre !

Marseille est libérée !

Cette fois, la bande à Momon peut aller sur la Canebière. Ce 29 août 1944, des Réformés jusqu'au vieux port, ils ne sont pas les seuls.

Tôt le matin, ils descendent l'artère principale de Marseille, décidés à tout voir, tout vivre. Ils ne savent pas pourquoi leur jeunesse a eu ce décor lamentable, mais par contre aujourd'hui, ils veulent être présents pour se libérer de cette précarité qui alimente le journalier depuis plusieurs années. Pourquoi autour de la table familiale des doutes pesaient-ils quant au lendemain ? Pourquoi ce qui existait "avant-guerre" était bien meilleur ? Pourquoi fallait-il se retenir à

tout moment, même pour d'insignifiantes choses ? Pourquoi ne pouvait-on pas toucher au réglage du poste radio ? Pourtant, à chaque fois que l'homme parlait, on entendait une espèce de modulation qui gâchait ce qu'il disait.

Une fois, Antoine a surpris sa grand-mère en train de tourner le bouton du poste, ce qui lui était interdit, à elle aussi. Elle avait la nostalgie du poste à galène où elle écoutait, casque sur la tête, " Radio Toulouse " qui diffusait de la belle musique. Paraît-il qu'avec grand-père, ils se disputaient le casque. Aujourd'hui, il n'y a plus de casque, et il n'y a plus de grand-père. Il n'est pas revenu de Verdun. Alors, sur le poste de T.S.F., elle a repéré l'endroit où l'aiguille doit se trouver pour sa station préférée.

Antoine, surpris de voir grand-mère accroupie devant l'interdit, s'est fait discret. Elle se croyait seule. Il a retenu son souffle.

*Douce France,
cher pays de mon enfance,
bercé de tendre insouciance,
je t'ai gardé dans mon cœur.
Mon village...*

Ce n'était pas la grande musique d'avant, mais Charles Trenet suffisait à son bonheur. Antoine s'est approché. La grand-mère n'a pas bougé. Sans sortir de son rêve, elle s'est doucement retournée, les yeux noyés. Ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre.

*Oui, je t'aime
et je te donne ce poème.
Oui je t'aime
dans la joie ou la douleur.
Douce France...*

Pourquoi tout ça ? Pourquoi toutes ces discussions politiques, où les gosses ne comprenaient strictement rien et n'avaient surtout pas le droit d'intervenir ? Pourquoi tout était rare, introuvable ?
Que s'était-il passé ?

La petite troupe marche d'un pas pressé, sans être en ligne comme le jour où elle a nargué la patrouille allemande. Non ! Aujourd'hui ils ne sont pas en représentation. Ils vont dire qu'ils existent en se mêlant, à égalité, à part entière, avec les adultes. Là-bas, le vieux port a retrouvé le sourire bien qu'il ait perdu l'encadrement métallique de la passe de St Jean, le pont transbordeur abattu sur l'épave du Cap Corse. Cette ferraille qui a tant fait de tort au ferry-boat d'Escartefigue.

Sur le quai de Rive Neuve une foule fébrile, excitée, forme déjà un double cordon pour le spectacle. Notre troupe se faufile tant bien que mal. Robert protège de son mieux le Minot. Ils s'assoient sur le bord du trottoir, aux premières loges. Bientôt une musique militaire se fait entendre et, du côté de la Mairie, des applaudissements crépitent. Au bas de la rue de la République, le défilé oblique vers eux. Tambours en tête, c'est la 'Nouba' du 7ème R.T.A qui ouvre le défilé. Minot et Robert sont là, bras ballants, bouche bée, devant ce grand monsieur à la barbe fournie, qui lance sa longue canne en l'air pour battre la mesure. C'est le tambour-major. Ils craignent que le pommeau de plomb de son énorme canne ne lui joue un mauvais tour en virevoltant dans les airs. Rien de tout cela, le spectacle est magique ! Les Zouaves, bonnets rouges, cravates beiges et guêtres sur brodequins s'avancent, fiers, le torse bombé. Leurs fusils, surmontés d'une baïonnette, témoignent du peu de bagotage (5) qu'ils ont pratiqué. Mais aujourd'hui, la parade n'a que faire de ces détails. Puis, associés aux F.F.I., ce sont les soldats de De Lattre qui passent sous des applaudissements à tout rompre. Des gens crient leur joie. « Vive De Lattre ! ... Vive la France ! ... Vive De Gaulle ! »

Tous y passent. Des hommes agitent un grand drapeau tricolore au-dessus de leurs têtes. Des femmes lancent des fleurs. D'autres se précipitent pour embrasser les soldats. Un semblant de service d'ordre en civil tente de maintenir tout ce monde, mais l'explosion est trop forte. Il y a cinq ans qu'ils attendent cela.

5) *Bagotage* = manquement des armes pour présentation ou défilé.

Le défilé terminé, la foule serpente en farandole sur la Canebière. Les véhicules militaires, les 'tractions-avant' noires des F.F.I font du sur place. Beaucoup d'hommes sont encore armés, mais pas un coup de feu n'est tiré. Tout le monde s'embrasse. Une femme chipe la coiffe à

pompon d'un matelot et la visse sur sa tête. Il rit aux éclats, l'embrasse et l'entraîne dans la chaîne humaine. Minot aperçoit la fillette de la rue Breteuil, ils s'enlacent dans une valse improvisée. Antoine rit et son visage paraît encore plus osseux. Juché sur le toit d'un camion, Henri à ses côtés, il brandit le drapeau tricolore. Robert est fou de joie. Deux jeunes femmes l'ont embrassé sur la bouche pour le remercier de les avoir aidées à grimper sur le plateau d'une remorque.

Marseille est devenue folle, elle craque, elle explose. Elle est libérée !

Cependant, les moments de liesse sont éphémères. Les dures réalités apparaissent. Il faut s'organiser, réapprendre à vivre dans la paix. Dorénavant, la lutte contre un ennemi désigné, ciblé, n'est plus de mise. Désormais, elle sera interne, entre Français. Dans un premier temps ce sont les règlements de comptes. La bande de la cour va vivre un drame qui la dépasse, la déchire, car il touche un des leurs, c'est-à-dire tous.

Lisette, la sœur d'Henri, le freluquet au complet râpé, travaille dans un grand magasin de la rue St Ferréol. Blouse rose, ongles longs vernis, brunette tout sourire aux lèvres rouge sang, elle est au rayon parfumerie. Malgré les restrictions, sa silhouette est toujours mise en valeur par un foulard aux couleurs vives, une robe dernier modèle ou encore des bas de soie, le luxe ! Henri est fier de sa sœur, mais on ne les voit jamais ensemble. Elle a vingt-deux ans, sa vie est ailleurs. On lui connaît plusieurs galants.

D'ailleurs, un soir, le passage d'un fiancé à un autre s'est soldé à coups de poings dans le couloir de son immeuble situé à quelques mètres du portail de la cour. Lisette essaie, comme beaucoup, de surnager dans cette période de précarité. Aux yeux des envieuses, elle a deux défauts, c'est d'être peu farouche et jolie. Dans le quartier, plus largement les âmes bien pensantes, n'ignorent pas qu'un jeune Allemand, en caserne au Fort St Nicolas, partage ses soirées avec elle. Tout comme pour la maman de Robert, jamais le sujet n'a été abordé au sein de la bande.

En temps ordinaire, il n'y aurait rien de répréhensible à cette idylle entre deux jeunes gens, mais voilà ! L'amoureux présente un défaut qui ne pardonne pas en période d'occupation. Alors, un matin de septembre, les F.F.I attendent Lisette au bas de son immeuble. Ils la conduisent au milieu de la cour toute proche. Ce jour-là, la vieille dame aux pavés ronds ne s'est pas couverte de gloire devant ces moralistes armés. Enfermée dans un mutisme opiniâtrement craintif, elle s'est laissée pénétrer des hurlements de Lisette. Elle n'a pas essuyé les larmes d'Henri. Elle n'a pas vu les mâchoires serrées de la bande vivant un spectacle qui n'était pas de son âge. Seul le porche lugubre et sale a permis un léger courant d'air. Alors, des boucles de cheveux noirs ont roulé sur les pavés ronds.

Ce n'est pas la tour de Babel. Ce n'est pas un ghetto. Ce sont mes racines.

Sais-tu ?

*Sais-tu qui tu es, pourquoi tu réagis ?
 Pourquoi face à la chose tu es un incompris ?
 Pourquoi à ta façon de regarder la vie,
 tu bouscules l'autre, sans aucun préavis ?
 Sais-tu encore que tes mirages,
 souvent, chagrinent ton entourage ?
 Faisant de l'ami un redoutable rempart,
 à propos de tout, de rien, ce qui paraît ton art ?
 Classé d'un mot, d'un regard, tel l'irascible,
 de mille et une flèches tu deviens la cible ?
 Le monde qui t'entoure manque de saveur
 et sans savoir le trouver, invoque le bonheur,
 alors que tu as en toi, cachée depuis l'enfance
 la chance d'un roi, la source de jouvence.
 Ce qui est là depuis tes origines,
 à bâtir en ton cœur une grande officine,
 ne cherche plus ! Pourquoi tu fascines ?
 Ce qui te fait toi ? Ce sont tes racines !*

Dans ce quartier du haut de la Canebière, la vie se cristallise sur deux rues perpendiculaires comme si elles ne voulaient pas avoir le même destin, et pourtant ! L'une, la rue Curiol, celle de la cour, semble plus particulièrement destinée aux hôtels et bistros. Elle bouillonne surtout dans sa partie basse, côté Canebière, sans doute parce que sa partie haute est très en pente afin d'accéder à la Plaine (6). Pour être plus précis, elle finit au carrefour Capazza, à l'angle de la rue Sibié (6). Robert est né tout près. Pendant de nombreuses années, il est passé devant une grande façade au bas de laquelle trône, en relief, une date : 1886. C'est effectivement en novembre de cette année là que deux Marseillais, Fondère et Capazza, ont fait la

première traversée aérienne Marseille-Corse, par un fort mistral, à bord de leur *Gabizos*, une sorte de parachute-lest.

L'autre, perpendiculaire à la rue Curiol, c'est la rue Messerer. Celle-ci s'agite dans une activité commerciale d'une grande diversité. Le commerce de proximité est en plein essor. Les commerçants, bon nombre d'origine étrangère, se sont installés au fil des années, pour la plupart bien avant la guerre. Ils sont chez eux, citoyens à part entière, dans une correcte acceptation de chacun. Les commerces sont aussi divers que les nationalités méditerranéennes de leurs exploitants. On y compte une petite épicerie tenue par un Arménien, une sorte de cave aménagée par un cordonnier marseillais au pied bot, un salon de coiffure dont le patron et le garçon sont Grecs d'origine, une boutique de réparations en tous genres animée par un petit homme du Gard, une crèmerie où s'activent deux Français, la mère et son fils, un commerce de vins tenu par un Français veuf, et sa fille, la jolie, une droguerie, aux mille et une choses, menée de main de maître par une Française mariée à un Italien, une entreprise d'électricité qui a succédé à l'imprimerie, une blanchisserie-repassage animée

(6) Sibié : Imprimeur, libraire qui donna un peu de son terrain nécessaire au prolongement de la rue Curiol jusqu'à La plaine.

(6) La Plaine : dite La Plaine St Michel, tirée de l'ancien nom le Plan St Michel. Plateau qui était formé du quartier de la Plaine jusqu'à Notre dame du Mont, sur lequel fut construit le couvent des Minimes. D'où la rue des Minimes, aujourd'hui rue des trois frères Barthélemy.

par une Française née en Algérie, petite femme très attachante, qui emploie quatre ouvrières, un garage exploité par un Catalan, un commerce de bois et charbon tenu par un couple d'Italiens. A l'intersection des deux rues, un Espagnol naturalisé et sa femme française tiennent une épicerie Fine Vins et Liqueurs ; en face d'elle, la boucherie d'un Pyrénéen, à l'autre angle une boulangerie où un vieux provençal a passé le flambeau à son gendre.

Les hôtels et meublés ne se comptent pas, ils sont exploités par des patrons nuancés. Enfin, inondant tout le quartier, reste le commerce le plus important mais illégal : la prostitution. Pour elle aussi les acteurs ont des origines très diverses.

Ce n'est pas la tour de Babel. Ce n'est pas un ghetto. Ce sont mes racines.

A l'une de ses extrémités, la rue Messerer aboutit contre un grand escalier qui la ferme dans toute sa largeur. Ce cul-de-sac est une opportune occasion pour le commerce de bois et charbon qui possède ainsi, et de droit, un garage naturel à sa camionnette.

Luigi et Grazziella, l'exploitent. Lui, bien bâti, est un coureur notoire et quelquefois ses livraisons à domicile traînent en longueur. Il est très arrangeant, surtout chez les femmes seules. Pour ses faveurs, il se paie sur la pièce. C'est du moins ce que disent les pipelettes du quartier. Elle, d'une propreté toujours douteuse, balade ses graisses dans la boutique sombre. Robert habite juste en face. Tous les matins la charbonnière lui adresse un large sourire en se dandinant de plus belle. A quinze ans, il paraît plus que son âge, mais il ne sait pas en donner un à la marchande de charbon. Son manège l'agace, aussi ne répond-il plus à cette salutation matinale depuis qu'il a un doute sur les intentions de l'Italienne. Il n'a rien à faire avec cette femme mariée. Il ne voudrait surtout pas jouer une quelconque contrepartie avec les frasques de son mari. Et puis... elle est moche Grazziella!

Un peu plus bas, se trouve une minuscule épicerie exploitée par un bonhomme trapu, au feutre gris invariablement rivé sur sa tête. Il est calme, silencieux. On l'appelle « l'Arménien » parce qu'on ne veut pas dire son nom, mystère ? Non ! Curiosité. Dans ce quartier, très cosmopolite, il semble que les gens veuillent se distinguer les uns des autres en évoquant leurs nationalités respectives. En désignant l'autre par ses origines, comme pour un étranger, ils se rendent plus Français eux-mêmes. Depuis son exil en 1915, après un certain 24 avril, il se contente d'une vie effacée. C'est sans doute sa philosophie, celle qu'il a acquise après la barbarie turque. Robert l'aime bien. C'est à cause de lui qu'il s'est fâché un jour avec le Minot. Le petit futé avait chipé du raisin muscat à « l'Arménien ». La discussion avait été vive et pendant plusieurs jours les deux amis ne s'étaient plus parlé, car Robert avait exigé des excuses et la promesse de ne plus recommencer. Cas assez rare pour être souligné et dont Minot n'est pas fier.

Robert s'arrête souvent chez monsieur Altounian, c'est le nom de cet épicier, pour parler, de tout et de rien. Les clients sont peu nombreux chez « l'Arménien », aussi Robert n'hésite pas à s'arrêter un moment

dans la boutique. Familièrement, un peu à l'écart, il renverse un cageot vide, et s'assoit dessus. L'épicier, qui attend le client éventuel, parle tout en marchant.

- Alors ? Qu'as-tu fait de beau aujourd'hui ?

- Rien de particulier, monsieur Altounian, j'ai lavé deux voitures au garage et j'ai aidé ma mère à plier les chaises au jardin public.

- Et l'école, où en es-tu ?

- Tout va bien, je n'ai pas de problème.

- Avec cette guerre, vous n'avancez pas vite. Combien y a-t-il de classes ouvertes ?

- Quatre sur huit. La semaine dernière le directeur nous a regroupés avec les moyens. Il nous a dit que le certificat d'études est prévu pour le mois de juin.

- Depuis deux ans que tu attends, ce n'est pas trop tôt. Tu as une idée de ce que tu feras plus tard ?

- Oui, je voudrais devenir électricien. J'en ai parlé avec monsieur Sentenac, il me prendrait comme apprenti.

- Qui ça ! « Clochette » ? Tu n'es pas fou ? Ce n'est pas chez lui que tu apprendras grand-chose. Va dans un lycée technique. Il y a un concours à passer, mais je suis certain que tu réussiras.

- Vous croyez ? Je ne sais pas comment m'y prendre.

- Mon cousin est professeur à la Corderie, je lui demanderai de m'indiquer toutes les démarches.

La Corderie est le plus grand lycée technique de Marseille. On ne connaît pas son nom, mais on le nomme ainsi parce qu'il se situe boulevard de la Corderie. Comme cela, des sobriquets traversent nos vies portant curieusement leurs origines. C'est comme pour monsieur Altounian, « l'Arménien » ou encore « les Réformés ». A ce sujet, en face de la grande église qui fait sentinelle en haut de la Canebière se trouve un monument de petite taille, érigé pour des sortes de gendarmes appelés « les Mobiles ». Ces soldats en armes sont représentés en action tout autour du mémorial. Par contre l'édifice religieux, flanqué de deux longues flèches qui invitent au Très Haut, fait front à ces valeureux combattants. Entre ces deux constructions la disproportion est notoire, aussi une boutade court la ville, disant qu'à Marseille on donne plus d'importance aux réformés qu'aux mobiles.

Grâce au petit épicier silencieux, Robert va devenir un véritable électricien.

Quant à « Clochette », il s'agit d'un petit bonhomme sec arborant barbiche, lunettes rondes et casquette vissée sur la tête à longueur d'année. C'est à croire qu'il dort avec. Il tient un atelier de dépannage en tous genres, un peu plus loin dans la rue. Son sourire permanent frôle le rictus. Il ne marche pas, il sautille. L'hiver, sous sa pèlerine grise, il semble un petit diable, malin, fureteur. C'est un des plus anciens du quartier, on ne peut pas lui donner d'âge. Il est natif du Gard, son nom est Sentenac. Il connaît tous les appartements et aussi les intrigues qui font la vie du quartier. On l'appelle 'Clochette' pour deux raisons : d'une part à cause de son enseigne qui est une grosse cloche suspendue à une potence au-dessus de sa boutique, vestige sympathique des temps du moyen âge où les signes remplaçaient l'écriture. (Sentenac, alias 'Clochette', est peut-être de cette époque !), d'autre part, en raison de son activité, qui souvent s'exerce sur les clochettes ou timbres situés dans les cages d'escaliers des maisons. Il est astucieux 'Clochette' pour intervenir sur les ingénieux renvois qui animent ces avertisseurs. L'électricité n'en est qu'à son balbutiement, aussi, le marteau de la cloche, qui trône dans la cage d'escaliers, est activé par des fils de fer actionnés depuis la porte de la rue à l'aide d'une tirette. Sur une plaque émaillée est inscrit le nombre de coups à donner pour demander l'ouverture, suivant l'étage où l'on veut se rendre. Un coup pour le rez-de-chaussée, deux coups pour le premier, trois coups...

C'est d'ailleurs un des jeux les plus excitants pour les enfants du quartier.

Qui n'a jamais sonné aux portes ?

A l'angle des rues Curiol et Messerer, l'autre épicerie dite : Fine Vins et Liqueurs, est plus importante. C'est le seul commerce qui possède une vitrine donnant sur chacune des deux rues. Il y a là un Espagnol naturalisé, Pedro, et sa femme d'origine française, Thérèse. Ils ont deux enfants, Louise et Denis, qui ne se mêlent pas à la bande de la cour. Le papa l'a interdit, peut-être à cause de l'épicerie. Dans ce quartier, composé en majorité d'hôtels et de meublés, le commerçant est considéré comme un notable. Il a pignon sur rue, donc, par définition, il est riche. Surtout un épicier ! Il peut manger. Il représente une puissance, une stabilité. La précarité doit lui être inconnue. On l'envie lorsqu'il compte sa caisse le soir, oubliant que

tôt le matin, il est sur le marché de gros du cours Julien. Alors, Pedro garde ses distances. Louise est amoureuse de Robert, mais en cachette. Elle n'est pas très belle. C'est une copine depuis longtemps, Robert ne la voit pas ou plutôt ne la voit plus. Il a d'autres idées en tête.

Il a douze ans, elle en a dix. Lui est amoureux, elle, ne le sait pas. Depuis longtemps il la regarde en secret. Elle a de longs cheveux entrelacés de rubans dont elle change souvent. Il aimerait y glisser les doigts. Sa peau est lisse, brune, plutôt dorée, et son sourire... Elle est jolie, douce comme la vierge de l'église. Il est si timide, elle est tellement fière. Lorsqu'elle passe dans la rue, il promène son regard dans toutes les directions comme s'il cherchait quelque chose, ce qui lui permet de la regarder furtivement, à plusieurs reprises. Elle a observé son manège, mais elle n'en laisse rien paraître. Elle est pourtant gentille, mais elle joue les petites pestes. Elle ne s'amuse jamais dans la rue comme tous les gosses du quartier. Lorsqu'elle sort avec sa maman, il la regarde jusqu'à ce qu'elle disparaisse au bout de la rue. Elle est habillée comme les petites filles modèles. Une fois, juste avant de s'éclipser, elle s'est retournée, brusquement, en lui décochant un sourire entendu. Il voudrait qu'elle le fasse encore. Il voudrait...

Il n'y a que son jeune collègue qui est dans la confidence. Il a huit ans et habite un meublé tout à côté.

- Dis ? Tu lui as parlé ?

- Non, elle n'est jamais seule et puis je n'ose pas. J'ai la frousse, ce n'est pas simple.

- Pourtant tu l'aimes ?

- Bien sûr, mais il faudrait une occasion pour que je le lui dise.

- Tu veux l'embrasser ?

- Evidemment, mais il faudrait qu'elle comprenne.

- Comment ça fait quand on aime ?

- C'est bon... Tu penses toujours à la même chose... Tu deviens tendre en dedans... Tu veux embrasser, doucement.. Tu imagines qu'elle est d'accord avec tout ce que tu penses... Quelquefois, la respiration te manque, alors tu soupire...

- C'est à quel âge qu'on aime ?

- Il n'y a pas d'âge. Pour certains c'est toujours, pour d'autres c'est jamais.

- *C'est comme à la loterie !*
- *Peut-être ! Mais j'aimerais bien faire partie du prochain tirage.*
- *Tu as déjà embrassé une fille ?*
- *Non, mais je crois que je pourrais.*
- *Tu penses que c'est mieux sur la bouche ?*
- *Je n'en sais rien.*
- *Moi, j'aurais peur de ne pas savoir respirer. Et si on s'étouffe ?*
- *Mais non idiot ! Tu ne vois pas, au cinéma ou sur les magazines, ils le font tous. Ce doit être comme ça qu'il faut embrasser.*
- *Je trouve que ce n'est pas joli.*
- *Tu as tort, les gestes de l'amour sont toujours jolis. C'est lorsqu'on triche que c'est laid.*
- *Je voudrais être amoureux moi aussi. Tu crois que je pourrais ?*
- *Bien sûr !*
- *Comment je le saurais ? Il faut apprendre ?*
- *Non ! il n'y a pas d'école pour ça. Un jour, sans que tu saches pourquoi, tu seras inquiet, joyeux, perturbé dans ta tête. Tu sentiras que ça bouge dans ton corps. Tu voudras que tout le monde soit heureux. L'amour vient tout seul, naturellement, sans prévenir. C'est bon et ça fait mal.*
- *Ça fait mal ?*
- *Oui, parce que rien ne va comme tu veux.*
- *Alors, c'est pas bien ! Moi, quand j'aimerai, ce sera très bien !*

Le timide s'est réfugié dans l'écriture d'un billet doux. Il l'a fait porter par son petit collègue. Elle l'a lu dans le couloir de son immeuble. Il attendait, assis sur les marches de la maison d'à côté. Puis, la mignonne est ressortie. Elle a déchiré calmement le billet au-dessus de la rigole en le fixant d'un regard qui voulait dire : "Mais qui crois-tu être pour oser ?". L'imprudent, pour une fois qu'il s'était décidé !

Les morceaux de son espoir se sont dispersés dans la rue, au fil de l'eau sale du caniveau..

La petite peste est allée le dire à son père. Depuis, on se moque de lui.

Tout à côté c'est le salon de coiffure mixte, mais il y a une cloison séparatrice entre les deux genres. Jean le patron, et Albert le garçon coiffeur sont Grecs naturalisés depuis leur plus jeune âge. Albert a toujours un livre cochon dans ses tiroirs. Il est sympathique, mais son

éducation sexuelle se limite à ces feuillets clandestins, vendus sous la table, que nous regardons lorsque nous sommes entre nous, livrés à sa tondeuse. Nous ne nous en plaignons pas ! Quelquefois, lorsqu'il n'a pas de client, Albert se tient devant le salon. Il nous fait un clin d'œil pour nous faire comprendre qu'il a une nouveauté. Alors, en douce, nous nous glissons dans le salon désert pour nous en délecter. Lorsque Albert nous coupe les cheveux, dans le miroir qui nous fait face, nous observons ses tics, en silence. Il cligne de l'œil droit tout en donnant de petits coups de coude en l'air, sans raison.

Un matin de janvier 1943, les rafles des vieux quartiers ont surpris un homme. En Allemagne, il se retrouve dans un camp pudiquement appelé Service du Travail Obligatoire (S.T.O). Mais ici, il n'y a pas de travail. C'est un camp comme tant d'autres. Bien qu'il ne sache pas pourquoi il est arrivé là, l'homme a gardé sa jovialité. Son accent lui a permis un semblant d'affinité avec un soldat allemand qui se débrouille pas mal dans notre langue.

Les jours passent, mais un soir...

- Demain il va y avoir un rassemblement spécial.

- Ici, au camp, pourquoi ? Ils veulent fouiller nos piaules ?

- Non, pas tout à fait, mais il faut y aller, c'est important, on a des ordres. Tu dois y aller !

Dans ce qui sert de chambrée, la nouvelle est déjà connue. Elle circule de bouche en bouche telle une traînée de poudre.

- Les Allemands veulent nous exterminer. Si nous faisons bloc, ils ne pourront rien faire.

- J'ai un renseignement de la part d'une sentinelle.

Il faut y aller ! De toutes les façons nous n'avons pas le choix.

- Oh toi ! Tu ne comprends jamais rien. Si nous faisons l'unité ils ne pourront rien. Ta sentinelle, on s'en fout !

La nuit est longue. Chacun ressent l'imminence d'un drame et suppose l'affrontement possible avec les boches. La lutte est forcément inégale, utopique, mais ils n'ont pas le choix. Certains remontent le temps, celui des jours de paix. Ils mesurent la dégringolade de ces derniers mois sans comprendre ce qui leur arrive. Ils sont dans l'inimaginable.

Comment en est-on arrivé là ?

Seuls quelques sanglots étouffés percent cette nuit de veillée d'armes. Personne ne dort. Au petit matin des bruits de camions réveillent les quelques chanceux qui avaient réussi à s'assoupir, mais personne ne bouge. Seul l'homme se lève, lentement, dans un silence lourd de reproches. Peut-être certains font-ils des prières. Il sort. A l'arrière du premier véhicule une échelle l'invite à monter. Les soldats allemands ne disent rien. Sans autre procédure la colonne se met en marche emportant, mâchoire serrée, les yeux clos, un homme vêtu à la hâte, lové au fond d'un camion inconfortable. Le chemin est interminable. Sa tête bourdonne à se rompre, les contradictions s'y entrechoquent. Que fait-il là ? Il a froid. Le banc où il s'est allongé est glacé, son ventre aussi. Il reste insensible à l'arrêt de la colonne. Un ordre, hurlé en français, l'extirpe de ses tourments et le ramène à la brutale réalité.

- Descendez !

Il est maintenant debout dans la neige, les pieds transis dans ce qui lui sert de chaussures. Les collègues avaient raison : devant lui, ce sont les fours crématoires. Il enfouit un pan de sa chemise sous la ficelle qui lui tient lieu de ceinture. Les jambes de son pantalon flottent légèrement, pourtant il n'y a pas de vent.

- Qu'est-ce que vous faites là ?

- On m'a dit de venir à un rassemblement.

- C'est un rassemblement qui concerne tout le monde. Foutez-moi le camp d'ici !

Le lendemain, l'homme est déplacé dans un autre camp et tous ses camarades ont pris le chemin des fours.

Alors, on ne rit pas des tics d'Albert.